Libération

11 RUE BERANGER
75154 PARIS - 01 42 76 17 89

18 SEPTEMBRE 06
Quotidien Paris
OJD : 136945

Surface approx. (cm²) : 618

Philippe Caubère quitte son double

Sous les traits de Ferdinand Faure, le comédien achève, en six volets, le roman de sa jeunesse.

L'Homme qui danse, *de Philippe Caubère. Comédie en six épisodes jusqu'au 30 décembre. Théâtre du Rond-Point, 75008. Rens.: 01 44 95 98 21. Sortie du DVD «le Roman d'un acteur: la Belgique» et d'«En plein Caubère», d'Anne-Laure Brénéol (éd. Malavida Films), ainsi que du livre «Conversation avec Philippe Caubère» par Pierre Charvet (éd. de l'Insolite).*

Il aura fallu vingt-cinq ans à Philippe Caubère pour raconter sa jeunesse, seul en scène dans la peau de Ferdinand Faure, son double. Il a tout réuni pour un finale en six volets, créé au Chêne noir d'Avignon en décembre 2005, qu'il reprend au Rond-Point.

Comment vous sentez-vous juste avant d'entamer ce gros morceau?

Etrangement bien. Jusqu'au terme des représentations fin décembre, j'ai envie de trois mois et demi de fête. Quand j'ai commencé les répétitions je m'attendais au pire, et puis non. J'en ai assez de souffrir. C'est drôle, je parle comme un coureur cycliste.

Vous aviez pensé faire un épilogue, et vous y avez renoncé. Pourquoi?

Je devais le jouer au Chêne noir en clôture de cette intégrale. J'étais en pleine préparation, et puis, une nuit, je me suis rendu compte que je n'y arriverais pas. C'est devenu une évidence physique: le corps qui ne peut plus, qui ne veut plus. Pourtant je suis sûr qu'il faut mettre un terme à cette histoire que je peux regarder aujourd'hui comme un bloc compact. Je commence par la naissance et je termine par la mort, voilà. Evidemment, le fait de renoncer signifie peut-être que je n'en ai pas si envie que ça. On verra, mais ce que je fais depuis près de vingt-cinq ans, c'est de la création. Et là, personne n'est maître du temps. J'ignorais que cela durerait si longtemps. Flaubert non plus ne savait pas que ça lui prendrait tant d'années pour écrire *l'Education sentimentale*... Ça me rassure un peu *[Sourire.]*

> **«J'ai commencé, parce qu'Ariane m'a dit un jour que je n'avais pas les couilles de le faire.»**
> Philippe Caubère

On pouvait aussi s'attendre à une mise en abyme avec Ferdinand jouant Philippe Caubère jouant Ferdinand...

Je ne joue pas que ma jeunesse mais aussi les années 70, et je maintiens qu'il était important que quelqu'un raconte cela. Je suis très prétentieux sur ce point. Mais je n'ai plus cette pulsion – au sens sexuel du terme. On a envie ou pas. Là, à nouveau, j'ai envie de cinéma. Je retrouve ce plaisir et cette pulsion, mais il faut, avant de passer à autre chose, que j'en finisse avec ce travail. Pour ne plus vivre ces moments d'écœurement que j'ai pu traverser. J'en avais assez, et en même temps c'est irrépressible.

Sur scène, vous revivez réellement les situations que vous jouez?

C'est indispensable, sinon, c'est foutu. C'est proustien: le pavé disjoint ou la madeleine, et hop! tout remonte à la surface. Proust était un génie et moi un paysan, mais c'est du même ordre. La gestuelle dans mes spectacles permet cette renaissance. Par exemple, à une époque, je ne parvenais plus à «voir» Ariane. Je l'avais perdue. Sur scène, je ne restituais le personnage qu'à travers moi jouant Ariane, comme si j'étais court-circuité. Et c'était raté.

Avec le temps, les interprétations ont évolué?

Oui, parce qu'à mon âge je développe un jeu qui va davantage vers l'épure. Je me tiens. Il y a aussi la distance de ce long parcours. Dans les premiers temps, je n'aurais jamais osé assumer la violence de la critique. Je ne suis pas un enfant de cœur, je sais bien que parfois c'est féroce. Au début, l'idée de jouer Ariane me faisait littéralement tomber dans les pommes. A présent, je suis plus sociable, plus commercial, dans le sens de l'échange.

A quel point êtes-vous allé dans l'intimité? Il y a tout de même des choses que vous ne racontez à personne?

Bien sûr. Raconter ma jeunesse m'a aussi permis d'éviter de raconter ma vie d'homme depuis que j'ai 30 ans. Mais la question de l'intimité est au centre de tout. C'est une chose que d'écrire «masturbation» dans un livre et une tout autre que de la jouer devant un public! Mes premiers spectacles étaient burlesques, comiques. Je pensais à Scarron, au Capitaine Fracasse. Dans *l'Homme qui danse,* c'est beaucoup plus psychanalytique. Je joue ma mère, mon accouchement, on est dans l'inconscient et une forme d'exorcisme. On m'a dit un jour qu'il y avait quelque chose de «chamanique» dans ce que je faisais, dans cette brutale remontée d'émotions très intimes. Ça me plaît beaucoup. Je sais en revanche que c'est aussi un jeu dangereux. Je joue ma vie, je joue avec ma vie.

La fidélité du public se manifeste aussi dans le partage.

Je crois que chacun finit effectivement par voir sa propre vie. Quand j'interprète ma mère, des femmes se voient elles-mêmes et d'autres voient leur mère. Ce qui est un peu singulier alors qu'ils sont en train de voir sur scène un homme de 56 ans...

Le regard de ceux que vous restituez sur scène a-il influencé votre jeu?

Ma mère est morte il y a longtemps, donc ça a réglé la question. Mais mon père n'a pas aimé. Max, Jean-Claude ou Bruno sont comédiens et ils savaient que je ne pouvais pas faire autrement. Avec Clémence, cela a eu des conséquences cruelles. Quant à Ariane, ça n'a pas été simple, mais je trouvais dommage que le monde ne la connaisse qu'à travers ses spectacles. De toute façon, si j'ai commencé, c'est parce qu'elle m'a dit un jour que je n'avais pas les couilles de le faire. Je lui ai dit: *«Tu vas voir si j'ai pas les couilles.»* Et puis je sais qu'Ariane m'a programmé pour cela. Elle m'a appris ce que je fais. Comme une marionnette qu'elle aurait remontée à bloc avec une clé mécanique avant de me lâcher dans la nature. Je suis une branche du Théâtre du Soleil.

Recueilli par BRUNO ICHER